

À propos de quelques poètes de l'Outaouais québécois Jacques Michaud, *Vingt fois cinq*, Hull, Asticou, 1979.

Jean-Marc Cormier

Numéro 5, 3e trimestre 1982

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/025084ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/025084ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Urgences

ISSN

0226-9554 (imprimé)

1927-3924 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Cormier, J.-M. (1982). Compte rendu de [À propos de quelques poètes de l'Outaouais québécois / Jacques Michaud, *Vingt fois cinq*, Hull, Asticou, 1979.] *Urgences*, (5), 90–94. <https://doi.org/10.7202/025084ar>

A PROPOS DE QUELQUES POÈTES DE L'OUTAOUAIS QUÉBÉCOIS

Rien qu'à penser à l'espace qu'il me faudrait pour rendre justice aux actuelles richesses littéraires outaouaises, la perspective de tenter de vous les faire apprécier en si peu de pages m'angoisse quelque peu. J'emprunterai donc à Gilbert Dupuis cette ligne: "Il le faudra bien parce qu'il le faut!" et j'irai tout de go...

Si l'ironie dominait largement **VINGT FOIS CINQ**¹, le premier titre de Jacques Michaud, où il nous invitait à constater que le chasseur de rhinocéros avait "*deux cornes à son front étroit*", et où il nous rappelait que "*tout se touche et rien ne se tient*", c'est à vivre une belle et grande histoire d'amour entre l'homme et la terre qu'il nous convie avec **LA TERRE QUI NE COMMENTE PAS**²!

Une histoire d'amour toutefois troublante: "*mais quand bonyeu/ cesse-t-on d'être pris ailleurs/ pour se retrouver enfin habitant/ quand dans tous les cantons/ on entend seulement dire/ qu'il faut au moins cinq ans/ avant qu'un défricheur/ ait l'air d'un vrai colon*" (p. 23).

Une histoire d'amour dont l'auteur a profondément ressenti toute la violence: "*ils étaient partis de loin/ ils arrivaient dans un pays/ où le soleil se couche parfois dans le sang*" (p. 31). Ce pays-là, c'est l'**ABBITTIBBI** où sont venus ceux de Montréal, de Québec, de l'Outaouais, de la Gaspésie, de la Beauce, du Saguenay, de la Mauricie et des Cantons de l'Est "*parce qu'un royaume les attendait*". Un royaume où "*le train passait à deux cents pieds de la maison/ et à deux siècles de l'histoire*" (p. 35).

Dans la berceuse de la mémoire surgissent de vivants personnages: "*ma mère bercée et berçant/ pleurant et pleurée/... /quelquefois si belle/ et qui semblait cacher sa vie dans l'amour des gestes oubliés*" (p. 37), "*retenu au poteau du salaire/ mon père ne pouvait partir/ toutes ces roches/ à ses chevilles attachées*" (p. 40).

Une poésie touchante, qui parle avec l'amertume au bord des lèvres d'une coupe parfois trop vide parfois trop pleine. Si le troisième frère de l'auteur, mort tout jeune d'avoir manqué d'amour, semble avoir trahi la légende qui disait qu'en **ABBITTIBBI** "*les enfants naissent les poings fermés/ prêts à se battre*" (p. 46)

le lecteur acquiert vite la conviction que Jacques Michaud, lui, a très souvent serré les dents et les poings, prêt à se battre pour deux.

Mais il s'avère impossible de rendre compte en quelques lignes de la multitude d'images bouleversantes qui meublent ce long poème/récit. Devant toutes ces choses qui blessent l'être en même temps qu'elles l'attachent viscéralement à une terre "*certains/ il est vrai/ ont connu la tentation/ de se boucher les oreilles/ jusqu'à la troisième génération/ mais...*" (p. 73). Michaud semble résolu à ouvrir toutes grandes les portes de la mémoire, à prendre le risque d'y laisser ses tympanes, pour écarteler l'entendement jusqu'à comprendre le sens de cette quête d'absolu sur une terre en apparence ingrate mais (on le ressent entre les lignes) ô combien sacrée.

Cet ouvrage a valu à Jacques Michaud le premier prix littéraire du Salon du Livre de l'Outaouais, en mars 1982. Je ne saurais trop en recommander la lecture à tous ceux qui exigent de la poésie qu'elle soit avant tout parole humaine. Ils seront généreusement servis.

Puisque ce texte-ci porte plutôt sur des auteurs que sur des parutions récentes, je me permettrai quelques mots sur Claude Pierre qui, d'origine haïtienne, ne peut manquer (lui aussi) de parler du pays. Claude Pierre, qui a vécu à Québec et habite maintenant la région de Hull, a publié en 1973 **COUCOU ROUGE**³, une plaquette qui rejoindra tout ceux que l'oppression inquiète et qui croient en la nécessité de la parole à la fois comme arme et comme outil de décrassage de la conscience.

L'auteur y parle de pays, de peuple, de sang, d'or, de Nouveau Monde, de violence faite aux petits et de parole: "*Il ne sera jamais entendu/ dans ces bacchanales et ces orgies/ mon couac ce miroir insolent/ cet oeil au beurre noir/ ce Judas découpé dans le mur/ qui vous montre de face nu ou de dos/ squelettique transparent debout assis ou rampant/ charriant vos poux et vos maladies*", bref il nous parle d'un immense amour humain.

Malgré les différences de vocabulaire, toutes les justes colères ont des similitudes et quand les hommes se rencontrent au-delà des limites, bien certainement, Claude Pierre, il y a place pour l'espoir et la poésie.

Dans **LE TRILLE ROUGE**⁴, Mireille Vallée nous offre pour

sa part une parole d'amour et de féminité qui se cherche très longtemps dans le couple, pour ne pas dire dans la peau, dans le regard de l'autre (l'homme) pour sembler finalement se découvrir aux tréfonds du SOI où l'autre te force sans cesse à descendre.

D'abord une femme qui "... pleure, pleure, pleure tout l'Ou-taouais/ et la Gatineau avec" (p. 18), une autre (mais est-ce vraiment une autre?) qui "... écrit, écrit, écrit" et une autre encore qui observe: "Et je crie, je crie, je crie/ à faire sortir les trois rivières de leur lit/ l'essence de son être en-allée./ Un homme/ La laisse". (p. 20 et p. 21).

Une manière de dire la distance homme/femme et de suggérer la nécessaire intensification des rapports entre femmes. Une certaine aigreur aussi: "Je m'englue/ dans les panses de boeuf/ de l'habitude/ à ton corps épais/ devenu b e u" (p. 27).

Associés en quelques vers très courts, "Les pelures de patates/ .../ ton indifférence" et le "Pâté chinois" (p. 29) nous disent vite et net la quotidienne exacerbation d'une femme aux prises avec la grisaille des jours et l'indifférence blasée de son conjoint. Et puis encore? une certaine ironie: "Ton nom Conscience/ Le mien Souffrance" (p. 31). Et enfin, dans la douloureuse déchirure du couple, une haine tragi-comique qui agite la conscience: "J'eus mal, très mal/ à vouloir lui enlever/ EN SIX LANCES/ d'un seul coup/ les deux testicules/ le vidant de sa/ virilité" (p. 39).

Au fil des pages, une rencontre de plus en plus authentique avec la femme/ JE, une plus grande attention portée à la voix intérieure et puis, à la limite de la souffrance, une nouvelle prise de conscience: "Seul le large/ me ramènera/ à moi" (p. 48), encore plusieurs pages où la douleur reste présente, où le questionnement se poursuit, puis: "Maintenant je suis là/ hors du gouffre/ Debout/ Devant toi/ DE MÊME GRANDEUR QUE TOI" (p. 59.).

Un recueil où l'amour/possession se remet lui-même en question, où les interrogations fusent de toutes parts, où toutes les murailles de ses certitudes se trouvent graduellement et où, malgré tout, l'auteur semble trouver sa parole et, dans sa parole, sa voie.

Nous n'avons pas fini de parler d'amour. Les **LETTRES QUI N'EN SONT PAS**⁵ de Stéphane-Albert Boulais sont adressées à

la muse, à l'angoisse, aux buveurs de taverne: *"Je veux remonter le mot/ jusqu'à ses sources embryonnaires,/ connaître le son impromptu/ de son premier cri/, le voir tonitruer/ au bout de son cordon/ couvert de sang et de fiente./ .../ et vous parler de la naissance de ces mots/ que je vous crie de ma table."* (p. 9).

L'une est adressée au politicien, l'autre à son cerveau. Stéphane-Albert Boulais écrit à la folie, à son fils, à ses filles, à sa compagne, à la misère et à la mort: *"Dis-toi que le jour où l'on me déposera/ en terre/ ne sera pas le jour de ta victoire/ .../ Car je n'irai en terre/ que pour nourrir la vie/ et faire place à d'autres hommes/ .../Ils boiront ton sang/ et pisseront du fiel noir dans ta bouche./ Tu mourras."* (p. 29).

Il écrit des lettres blessées, ivres, mouillées ou nues. Des lettres/films. des lettres au temps. Des lettres de la verge amoureuse. Toutes sont des lettres d'amour et, dans certaines, la parole atteint une ferveur palpable. Il sait transmettre sa fureur de vivre et ses *"lettres qui n'en sont pas"* gagnent aisément leurs lettres de noblesse aux yeux de qui sait ressentir toute leur intensité.

Serge Dion a quant à lui publié trois titres chez Asticou mais je n'ai eu le plaisir de lire que **ÉCARTS**⁶ paru chez VLB en mars 1982. Ce beau, vibrant et vivant recueil me porte à croire que Serge Dion, sous ses allures extérieures d'éternel adolescent, sait contenir une superbe folie qui devient aisément furieuse quand il la laisse couler libre au fil de sa poésie. Il y gagnera sans doute un chargement complet d'indulgences plénières, puisque sa parole salvatrice (ti-Jésus bonjour!) perce fort souvent la trop épaisse couche de crasse qui nous engorge les méninges: *"ce soir je t'aime et je veux t'aimer davantage/ jusqu'à éjaculer les tribus magiques/ .../ la verge telle les cordes des guitares qui vibrent/ sous tes doigts/ .../ et cela pour que la douleur/ ne vienne plus jamais/ mordre dans le cou des hommes"* (p. 15).

L'amour encore une fois, bien sûr et toujours, mais aussi le temps, l'enfance perdue, l'histoire en lambeaux et l'oeuvre de démolition du culte des apparences: *"cependant que les filles/ s'achètent en plastique moulé/ .../ cependant que les sexes anonymes/ qui sentent le pneu..."* (p. 19), une manière autre de parler du pays et d'en élargir la portée: *"il faut être sans pays pour écrire/ et il faut les prétendre tous"* (p. 24), les robineux que

nous sommes peut-être tous et la littérature: *"et ainsi iront toutes mes forces/ dans la résonance des images/ dans le sens des débâcles"* (p. 31), *"pour sculpter le discours de la bêtise"* (p. 40) et rendre évidente l'absurdité du discours dominant: *"... le siècle de la liberté/ on n'en parlera plus jamais/ on l'aura castré à qui mieux mieux dans les prisons"* (p. 43) *"et je pourrai dire que l'homme tue/ tel qu'il se berce"* (p. 52) *"moi le possédé de la matière du mot qui suinte/ depuis tout le corps maintenant/ connaît votre talent à négocier des peuples-braques/ des avènements dîtes-vous/ jusqu'au sommet de l'ignorance de soi"* (p. 63).

Et encore, les poumons sont puissants, le souffle est vaste: *"ma grande joie serait lorsque/ .../ les peuples iraient enfin eux-mêmes/ .../ à même leurs propres mains de courage/ à l'abordage des navires"* (p. 67), *"ici on meurt de toutes sortes de cochonneries/ on pleure/ et on fabrique des ultimatums"* (p. 69), *"versons sur la terre nos lieux de rassemblements/ dans les actes de toutes les destinations"* (p. 79), *"car les enfants sont la peau des jeunes arbres/ et le miel des plus véritables révolutions"* (p. 80).

Immiscer quoi dans ces phrases si elle ne te parlent pas d'elles-mêmes *"hypocrite lecteur"*? Vraiment! J'ai aimé ces **ECARTS** et je formule le voeu que la poésie de Serge Dion demeure longtemps aussi têtue et aussi exigeante.

Voilà sans doute ma crédibilité de critique réduite à zéro plus une barre aux regards de certains. Peu importe! J'ignorerai toujours sciemment les faiblesses de qui saura me parler véritablement de lui-même et me faire saisir quelques couleurs de plus dans les grenailles du kaléidoscope humain. C'était là ma résolution du Jour de l'An dernier et c'est la grâce que je vous souhaite. Je salue affectueusement l'Outaouais et la vivacité de coeur et d'esprit de ses poètes d'aujourd'hui. Jacques, Claude, Mireille, Stéphane-Albert et Serge, merci!

JEAN-MARC CORMIER

- 1 **VINGT FOIS CINQ**, Jacques Michaud, Asticou, Hull, 1979.
- 2 **LA TERRE QUI NE COMMENCE PAS**, Jacques Michaud, Asticou, Hull, 1981
- 3 **COUCOU ROUGE**, Claude Pierre, Chez l'auteur, Québec, 1973.
- 4 **LE TRILLE ROUGE**, Mireille Vallée, Asticou, Hull, 1981.
- 5 **LETTRES QUI N'EN SONT PAS**, Stéphane-Albert Boulais, Asticou, Hull, 1980.
- 6 **ECARTS**, Serge Dion, VLB éditeur, Montréal, 1982.